Document generated on 04/29/2024 12:19 a.m.

Liberté

La conquête de l'espace

Jean-Éric Riopel, *Papillons réfractaires,* Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1999, 69 p.

Patrick Lafontaine

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32683ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lafontaine, P. (2000). Review of [La conquête de l'espace / Jean-Éric Riopel, *Papillons réfractaires,* Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1999, 69 p.] *Liberté*, *42*(3), 103–105.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La conquête de l'espace

Patrick Lafontaine

Jean-Éric Riopel, ***Papillons réfractaires***[1], Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1999, 69 p.

> *Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends.*
>
> Pascal

L'espace se ressent comme lieu d'hémorragie. Il est l'étendue de la perte.

Le regard se pose d'abord sur l'espace du dehors. Observe des objets, crée des droites selon leur déplacement, impose des vecteurs, des angles selon le mouvement amorcé. Puis, étirant les vecteurs, les allonge dans l'intimité du corps. L'œil conquiert l'espace par la vision d'abord, puis à l'aveugle, le regard fermé sur l'immensité de la découverte.

> *je guette le vol des outardes / qu'il faut saisir / par en dessous / du temps qui passe / à l'aller au retour / j'emporte les cris / dans ma dérive / inquiète ou sereine m'arrêtent immobiles / les têtes de sapins / dressées sombres dans le ciel / comme des pagodes / devant l'aube rose*

[1] Grâce à *Papillons réfractaires,* Jean-Éric Riopel a remporté le prix Émile-Nelligan 1999.

Ainsi se déploie *Papillons réfractaires,* par la création d'une aire intérieure, profonde à la mesure et selon le plan de l'espace qui s'offre à la vue. Le vol des outardes, la course des fils électriques dans une charpente, l'orientation des rues se développent à même le corps, lui appliquent leur mouvement, y poursuivent leur fuite :

> *dirons-nous la distance / des rues qui s'éloignent / des métros des autobus / en rafales / à travers nos vies*

Mais tous les objets que le corps appelle à son secours, dans l'espoir d'un sens, creusent davantage son vide, le déploient. Le rendent d'autant plus étranger qu'il prend la forme même de l'espace où le regard avait pressenti sa perte. Comme une intuition du vaste contenu :

> *une certaine lumière / l'immanence / un roseau à dénouer / au creux de la main*

Le poète recrée le monde, mais sa création nouvelle n'offre pas de terme à sa solitude : elle la répand au contraire dans l'univers et lui refuse toute possibilité de salut. Le corps est repoussé aux confins du monde, comme une limite toujours différée, de même qu'il participe maintenant de chaque parcelle de son nouvel univers. Comme l'espace se conquiert par délimitation entre connu et inconnu, le corps fait route, fait mur ; se fait architecture. Devient paroi, devient vecteur de connaissance, devient contenance. Le savoir et l'intuition de l'existence compris entre les murs frêles de l'identité.

Une telle puissance extérieure s'enfle tant dans le corps qu'on a peine, finalement, à percevoir le bout du monde qui porte son nom. N'en restent que quelques miettes, au passage, au bord du vol des avions, de par les 2 x 4 :

> *les fils électriques à découvert dans le bois charcuté / le risque effleure les parois humides / à la limite de l'ossature le voltage puissant qui tressaille / ta salive s'y mêle / du même courant de froid qui cogne dans tes pieds / les fils courent le long des 2 x 4 et vont se perdre dans le plancher le plafond*

Reste la solitude retrouvée, non plus comme le poids lourd d'un corps au milieu de l'espace, mais en tant que source de l'étendue ; le principe même de sa structure.

Le regard ouvre l'infini, mais il ne l'apprivoise jamais qu'en perpétuant cette ouverture, dans l'intimité même du corps qu'on croyait clos. Le regard ne possède pas l'espace : l'espace le dilate, l'éclate de toute part. Les matériaux se confondent, les fibres, la chair, la matière et le sang. Le regard ne sert plus qu'à observer le temps qui passe dans le lieu qu'il crée, offrant une cohésion entre le corps et l'espace : celle qui prend la mesure du gouffre.

cet appartement ce paysage cette ville / tout est trop grand / pour rendre ma solitude habitable